Louis Allen 257 Lusignan

JUGEMENT ERRONÉ

DE

M. ERNEST RENAN

SUR LES

LANGUES SAUVAGES

PAR N. O.



MONTRÉAL

TYPOGRAPHIE D'EUSÈBE SENÉCAL, RUE St. VINCENT, 4.

1864.

JUGEMENT ERRONÉ

DE

M. ERNEST RENAN

SUR LES

LANGUES SAUVAGES

PAR N. O.



MONTRÉAL
TYPOGRAPHIE D'EUSÈBE SENÉCAL, RUE St. VINCENT, 4.

—

1864.

JUGEMENT ERRONÉ

DE

M. ERNEST RENAN

SUR LES

LANGUES SAUVAGES.

Voici en quels termes s'exprime cet écrivain si tristement fameux, dans un de ses trop nombreux ouvrages, lequel n'a pourtant pas laissé d'être couronné par l'Académie :

" On n'a pas un senl exemple d'une peuplade sauvage qui se soit élevée à la civilisation. Il faut donc supposer que les races civilisées n'ont pas traversé l'état sauvage, et ont porté en elles-mêmes dès le commencement le germe des progrès futurs. Leur langue n'était-elle pas, à elle seule, un signe de noblesse et comme une première philosophie ? Imaginer une race sauvage parlant une langue sémitique ou indo-européenne, est une fiction contradictoire à laquelle refusera de se prêter toute personne initiée aux lois de la philologie comparée et à la théorie générale de l'esprit humain."—(*Renan. Hist. générale et système comparé des langues sémitiques.*)

On est peiné en lisant ces lignes, surtout quand on a connu particulièrement celui qui les a écrites. A un ton aussi tranchant, à un style aussi prétentieux, certes on ne reconnaîtrait pas cette douce et timide réserve qui distinguait M. Renan encore jeune, encore ecclésiastique. On voit au changement de ses allures, que l'ancien séminariste a tout à fait changé de maîtres. Ce ne sont, en effet, dans l'une et l'autre partie de l'ouvrage cité, presque à chaque page, que des assertions plus ou moins hardies, des affirmations sans preuves, des propositions contraires à la Révélation ou opposées à la croyance générale, le plus souvent beaucoup de grands mots dans des phrases alambiquées ; en un mot, le style nébuleux des modernes critiques d'Allemagne. Telle est la source où M. Renan

est allé puiser ses inspirations. La philosophie allemande a remplacé pour lui les leçons trop modestes, il faut croire, de M. Gotofrey, (1) et son professeur d'Hébreu, M. Lehir, en grande estime pourtant parmi les savants, a dû céder la place aux rationalistes et aux Exégètes de l'Allemagne moderne.

Ainsi, entre autres exemples, M. Renan a embrassé l'opinion erronée de quelques philologues d'outre-Rhin, relativement à ce qu'ils sont convenus d'appeler *les races sauvages.* " Chez les nations sauvages, dit l'un de ces philologues, (2) la langue se morcelle en une multitude d'idiomes aussi vagues et aussi mobiles qu'ils sont bizarres et incohérents : chez les nations civilisées au contraire, la langue se perfectionne. C'est ainsi que les idiomes de l'Europe ont tous une physionomie commune, tandis que ceux des naturels de l'Amérique diffèrent presque dans chaque bourgade. . . ." Un peu plus loin, ce même auteur avance tout simplement que les langues sauvages ne sont autre chose que des " cris discordants." A ces citations, on pourrait en ajouter bien d'autres ; mais celles-ci suffisent pour montrer combien c'est une chose triste que des hommes de talent, des hommes pleins de science, non contents de parler de tout ce qu'ils savent, veuillent encore parler et parler pertinemment de choses dont ils n'ont pas la moindre idée.

Car c'est n'avoir pas la moindre idée des langues d'Amérique que de s'imaginer qu'elles ne sont que des *cris discordants,* qu'elles diffèrent presque dans chaque bourgade, qu'elles sont vagues, mobiles, bizarres, incohérentes. Dites plutôt le contraire de cela, et vous serez dans le vrai.

Et que dirait M. Renan, si on lui montrait, non pas seulement *une race sauvage,* mais plusieurs races sauvages parlant une langue au moins aussi belle, pour ne pas dire plus belle que n'importe quelle langue sémitique ou indo-européenne ? En présence d'un tel phénomène, changerait-il de sentiment, ou bien, parcequ'il *est initié aux lois de la philologie comparée et à la théorie générale de l'esprit humain,* persisterait-il à ne voir là *qu'une fiction contradictoire ?*

Qu'il prît ce dernier parti, nous n'en serions pas très-étonnés.

Car, hélas ! on peut s'attendre à tout d'un homme pour qui les vérités les plus saintes et les plus incontestables, ne sont que des imaginations et des mythes; d'un homme qui, entiché d'un systéme, s'efforce de faire passer pour autant de réalités les vaines inventions de son esprit, et ne voudrait rien moins que substituer son propre enseignement aux enseignements que Dieu lui-même a daigné nous donner dans ses Saintes Ecritures.

---

(1) Feu M. Gotofrey, mort dans l'exercice du St. Ministère, durant le terrible typhus de 1847, et dont la perte fut vivement sentie de toute la population catholique de Montréal, avait été le professeur de philosophie de M. Renan, au séminaire d'Issy.

(2) Eichhoff.

Mais quant à ceux d'entre les philologues qui ne mettent pas leur propre esprit au-dessus de l'esprit de Dieu et de son Eglise, nous sommes assurés d'avance qu'ils ne manqueront pas de trouver dans les langues sauvages d'Amérique ce que M. Renan admire si fort dans celles des races civilisées, et qu'il appelle *un signe de noblesse, et comme une première philosophie.* Frappés de la prodigieuse fécondité de ces langues, ils rendront gloire à Dieu qui seul a pu en être l'auteur, et ils se demanderont à eux-mêmes, si les diverses nations qui les parlent ne porteraient pas, elles aussi, en elles-mêmes *le germe des progrès futurs ;* s'il est bien certain qu'un peuple sauvage l'a toujours été et le sera toujours, s'il est nécessairement sauvage et ne peut cesser de l'être, et si une nation civilisée ne pourrait pas tomber dans la barbarie et dans l'état sauvage.

Un membre de l'Institut de France, honoré par le gouvernement de plusieurs missions scientifiques, auteur de plusieurs ouvrages, ayant à son service les presses de l'imprimerie impériale, entretenant une correspondance active avec les savants du monde entier, et pour tout dire, en un mot, M. Renan ! pourra, sans grande témérité, s'aventurer à énoncer certaines propositions du genre de celles-ci :—*Les langues des races sauvages ne sauraient entrer en parallèle avec celles des races civilisées.—Imaginer une race sauvage parlant une langue sémitique ou indo-européenne, est une fiction contradictoire.—Chez les nations sauvages, la langue se morcelle en une multitude d'idiomes aussi vagues et aussi mobiles qu'ils sont bizarres et incohérents.—Les langues américaines ne méritent pas de fixer l'attention des linguistes, attendu qu'elles ne sont qu'un composé de cris discordants.*

M. Renan est a peu près assuré de ne pas trouver un seul contradicteur parmi ses confrères de l'Institut, dont, quelqnes-uns peuvent, comme lui, posséder un certain nombre de *langues sémitiques* ou *indo-européennes,* mais dont aucun, probablement, ne connaît guère les langues du nouveau monde. A plus forte raison n'a-t-il rien à redouter du commun des lecteurs, et peut-il espérer qu'en matière de linguistique sauvage, ses assertions les plus gratuites passeront sous les yeux du public sans soulever la moindre difficulté et sans exciter le plus léger soupçon sur leur exactitude. Qui en effet, connaît en Europe, les langues, par exemple des naturels de l'Amérique Septentrionale, le Sioux, le Potawatomis, le Huron, l'Iroquois, l'Algonquin, l'Abénaquis, le Micmac, le Neskopi ? Tout ce que nos savants transatlantiques peuvent en savoir, ils l'ont puisé malheureusement d'ordinaire, dans des sources bien peu sûres, c'est-à-dire aux renseignements nécessairement très-inexacts des voyageurs et des touristes. (1)

---

(1) L'amour de la vérité nous impose un pénible devoir en nous obligeant à prémunir ici les linguistes d'Europe contre certains documents qui leur viennent de l'autre côté de l'atlantique. Nous ne voulons nommer personne ; mais combien n'en pourrions-nous pas nommer, de ces prétendus savants de notre nouvelle hémisphère qui s'avisent de

Cela étant, M. Renan croit pouvoir, tout à son aise, déverser son arrogant mépris et sur les races sauvages et sur leurs idiomes.

Si la chose ne tirait pas à conséquence, c'est-à-dire, si la religion elle-même ne se trouvait pas attaquée, nous aurions continué à garder le silence et à contenir l'envie que nous avons depuis longtemps de causer un peu de confusion, s'il est possible, à cet inqualifiable présomptueux, dont l'orgueil s'accroît d'heure en heure, et qui, tout récemment, vient d'épouvanter le monde chrétien par ses blasphèmes contre la personne adorable de notre divin Rédempteur, dans une nouvelle élucubration malheureusement devenue trop fameuse. Car, il ne faut pas s'y tromper, dans cette question assez futile, en apparence, des langues sauvages, la religion, la foi elle-même est en jeu. En effet, la foi repose sur la parole de Dieu comme sur son fondement; mais, si ce fondement est ébranlé, tout l'édifice s'écroule. Or tel est le but des efforts de nos modernes rationalistes; ils veulent à tout prix renverser de fond en comble la religion révélée; et, pour réussir dans leur dessein criminel, ils emploient toutes les ressources de leur esprit et mettent à contribution toutes les sciences et découvertes modernes, dans le chimérique espoir de trouver en défaut la véracité de nos Saintes Ecritures et de saper ainsi l'édifice par sa base. Ainsi, pour nous borner à un seul exemple, afin de ne pas sortir de notre sujet, c'est un fait incontestable, puisqu'il est appuyé sur le témoignage exprès de l'Ecriture, que tous les hommes répandus sur la surface du globe, descendent de Noé, et, par Noé, remontent jusqu'à Adam. Mais voici le philologue Renan qui, enflé de son érudition germanique, traite ce fait divin de fiction ; pour mieux séduire ses lecteurs, il s'élève à de nébuleuses considérations philosophiques sur la différence essentielle qui existe, prétend-il, entre les *races sauvages* et les *races civilisées,* entre le langage des unes et le langage des autres. C'est alors que ses adeptes l'applaudissent à l'envi. "Voilà, s'écrie l'un d'eux, (Francisque Sarcey,) avec une sorte d'enthousiasme mêlé d'attendrissement; voilà un homme vraiment admirable ; où trouvera-t-on un savoir si étendu, un esprit si large, une intégrité si parfaite ? Que de longs travaux, que de patientes recherches faites avec un *amour infini* de la vérité!!" Tel est le ton d'un des nombreux panégyristes de notre héros ; par cet échantillon, on peut juger du reste.

---

parler de choses qu'ils ignorent, et qui, partant, tombent dans les fautes les plus grossières? Ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que, souvent, leurs bévues font le tour du monde, passant partout pour autant de vérités. Les hommes les plus éminents acceptent non-seulement sans défiance, mais avec enthousiasme, ce qu'ils s'imaginent être de précieuses découvertes pour la science, et ils se donnent une peine infinie pour tirer le meilleur parti possible du faux trésor qui leur arrive de l'autre côté de l'océan. Et de là, que de systêmes ruineux construits à grands frais et au prix de sueurs et de veilles qui auraient pu être mieux employées! C'est de la sorte, apparemment qu'aura été induit en erreur un très-estimable écrivain, dans un article intitulé : *Parenté du Japonais avec les langues tartares et américaines,* et publié dans les *Annales de Philosophie Chrétienne.*

Les seules sources où l'on puisse puiser en sûreté, des renseignements exacts sur nos langues américaines, ce sont les écrits des missionnaires. Outre les missionnaires, il y a encore des auteurs dont on peut consulter les ouvrages avec fruit. Tels sont,entre autres, les PP. Lafitau et Charlevoix qui vinrent passer au Canada plusieurs années dans le but d'étudier, à l'aide des missionnaires, leurs confrères, l'histoire, les mœurs, et la langue des différentes tribus sauvages. Qu'on lise ces deux derniers, par exemple, et on remarquera qu'ils sont loin d'être aussi dédaigneux que nos modernes critiques ; l'un et l'autre trouvent même l'occasion de distribuer ça et là des éloges, soit à des individus isolés, soit même quelquefois à des tribus entières, et certes leurs appréciations valent bien celles des Ethnographes d'aujourd'hui, tout comme aussi, n'en déplaise à M. Renan, quoique leur ton soit plus modeste, ils n'en sont pas moins bons linguistes et moins bons philologues.

Nous appuyant donc sur l'illustre auteur de l'histoire de la Nouvelle France, sur l'auteur non moins illustre des *Mœurs des sauvages d'Amérique* et sur plusieurs autres écrivains estimables, dont quelques-uns ne sont malheusement pas assez connus, nous espérons réhabiliter les peuples sauvages dans l'estime de ceux que la lecture des philoloques modernes auraient égarés. Dans ce dessein, nous tâcherons de réhabiliter les langues sauvages elles-mêmes dans l'esprit de ces philologues.

Si l'on jette les yeux sur la carte de l'Amérique du Nord, on y remarquera dans toutes les directions et presque sur tous les points, des noms géographiques de langue iroquoise ou algonquine, preuve évidente de l'extension prodigieuse de ces deux langues et de l'importance des nations qui les ont parlées. Quand Jacques-Cartier fit la découverte du Canada, les deux rives du St. Laurent étaient habitées par des tribus de langue iroquoise. On retrouva plus tard cet idiome dans les pays que vinrent occuper les colonies parties de Suède et de Hollande ; il s'étendait sur tous les bords du lac Erié, du lac Ontario, et allait même bien loin au delà du lac Huron. C'est déjà un préjugé favorable pour une langue qu'elle ait une grande diffusion et soit entendue d'un grand nombre de peuples. A cet égard, la palme peut être revendiquée par les sauvages de race algonquine. Car, à l'époque de Christophe Colomb, il n'existait peut-être pas de langue vivante soit sémitique soit indo-germanique qui fût aussi répandue que l'était alors et l'a été longtemps depuis, la langue de cette nation. (1)

Revenons maintenant à M. Renan ; voici ce qu'il dit à la page 484 de son ouvrage déjà cité : " Quant aux races inférieures de l'Afrique, de l'Océanie, du Nouveau-Monde, et à celles qui précédèrent presque partout sur le sol, l'arrivée des races de l'Asie centrale, un abîme les sépare des grandes familles dont nous venons de parler."

" Ces grandes familles" dont M. Renan a parlé, sont, non pas

(1) Voyez Châteaubriand, Voyage en Amérique.

seulement les Sémites et les Ariens, mais encore ce qu'il appelle les *races civilisées dans le sens matériel,* savoir: les Chamites, les Couschites et les Chinois. (*Loc. cit. p.* 496 *et seq.*)

A la page 18, l'auteur dépeint le caractère propre des langues sémitiques. " L'abstraction leur est inconnue, dit-il, la métaphysique impossible." (1) Il faudra donc déjà que les langues sémitiques baissent pavillon devant les langues sauvages d'Amérique, et que M. Renan se rétracte dès le début; car, ce qui, d'après lui, manque aux langues sémitiques, il est incontestable que les deux principales langues de l'Amérique du Nord n'en sont pas dépourvues. En effet, ces deux langues possèdent *une syntaxe assez compliquée,* peuvent *varier leur construction,* ont presque toutes *ces conjonctions qui établissent entre les membres de la pensée des relations si délicates.* Si cela est, comme nous le démontrerons dans un prochain article, M. Renan devra avouer que les idiomes d'Amérique ne sont pas impropres aux sujets philosophiques.

Il ajoute : " Les langues sémitiques sont peu précises, et ne disent les choses qu'à peu près. Leurs formules n'ont pas cette exactitude, qui chez nous, ne laisse point de place à l'équivoque. Quand on cherche à traduire dans nos langues européennes, *où chaque mot n'a qu'un sens,* (est-ce bien vrai ?) les plus anciens monuments de la poésie hébraïque, on éprouve le besoin de s'adresser des questions, et de faire une foule de distinctions auxquelles l'auteur ne pensait point, mais auxquelles le mécanisme de nos idiomes nous force de songer." Si M. Renan s'était adonné à l'étude des langues d'Amérique, il pourrait remarquer lui-même qu'il en est tout autrement de ces langues ; leurs termes ont ordinairement un sens tellement précis que l'amphibologie y est beaucoup plus rare que dans nos langues d'Europe, les plus claires et les moins sujettes à l'équivoque.

Poursuivons notre parallèle : " La conjugaison qui se prête avec une merveilleuse flexibilité à prendre les relations extérieures des idées, est tout à fait incapable d'en exprimer les relations métaphysiques, faute de temps et de modes bien caractérisés. Par les formes diverses d'une même racine verbale à laquelle sera, je suppose, attachée l'idée de GRANDEUR, l'hébreu pourra exprimer tontes ces nuances : *être grand, se faire grand, s'agrandir, rendre grand, déclarer grand, être rendu grand,* etc., et il ne saura dire avec exactitude s'il s'agit du présent ou de l'avenir, d'une vérité conditionnelle ou subordonnée."

L'Américain le saura dire avec exactitude. Il y a abondance et surabondance de temps et de modes dans les langues d'Amérique. Des modes ariens, il ne leur manque que le mode vague et indéterminé de l'infinitif, et elles y suppléent avantageusement par d'au-

(1) Cette proposition pourra paraître vraie à ceux qui, comme M. Renan, n'admettent pour bonne philosophie que la philosophie allemande : mais elle sera rejetée comme fausse par tous ceux qui voient dans le livre de la Sagesse un excellent traité de philosophie.

tres, inconnus aux langues ariennes et sémitiques. Quand *aux relations extérieures des idées, la conjugaison* AMÉRICAINE se prête à les peindre avec une flexibilité plus merveilleuse encore que ne fait la conjugaison sémitique. Nous allons en appeler tout à l'heure au jugement de M. Renan lui-même.

Continuons : " Le nom n'a que peu de flexions."

Le nom américain en a un très-grand nombre, beaucoup plus que n'importe quelle langue indo-européenne. Et il ne faudrait pas se figurer que ces flexions ne sont autre chose que des *monosyllabes parasites. s'agglutinant soit au commencement, soit à la fin des mots.* Ce sont de véritables flexions comme dans le latin, le grec, le basque et l'allemand.

M. Renan ajoute : " Les autres particules constituent moins une classe de mots à part qu'un certain emploi du substantif privé de toute signification déterminée et réduit à un rôle purement abstrait." Il n'en est pas ainsi des langues parlées par les *races inférieures* du Nouveau-Monde. Les pronoms, les adjectifs, les adverbes, les conjonctions, les interjections forment autant de classes à part, ainsi que dans les langues indo-européennes. Avouons pourtant, ce qui du reste a lieu, plus ou moins, dans toutes les langues même les plus perfectionnées, avouons que certains adverbes, dans les langues américaines, sont empruntés à une autre classe de mots soit substantifs, soit verbes. Avouons aussi que ces langues ont, en général, peu de prépositions. Nous dirons plus tard la manière admirable dont on y supplée.

Afin de n'être pas trop long, passons vite à la page 22: " On " peut dire que les langues ariennes, comparées auxlangues sémiti- " ques, sont les langues de l'abstraction et de la métaphysique, com- " parées à celles du réalisme et de la sensualité." Nous ne croyons pas qu'on puisse le dire ; nous pensons, au contraire, qu'il y a similitude parfaite, entre les unes et les autres de ces langues. Mais M. Renan qui croit pouvoir le dire, devra dire aussi que les langues américaines tiennent à la fois des langues ariennes et des langues sémitiques, mais beaucoup plus des premières que des secondes. Car, d'un côté, elles se font remarquer par *leur souplesse merveilleuse, leurs flexions variées, leurs particules délicates, leurs mots composés.* A tous ces égards, l'algonquin et l'iroquois laissent bien loin derrière eux le grec et l'allemand eux-mêmes. C'est à peine s'ils leur sont inférieurs pour ce qui regarde *cet admirable secret de l'inversion qui permet de conserver l'ordre naturel des idées sans nuire à la détermination des rapports grammaticaux.* D'où il résulte que nos idiomes sauvages peuvent tout aussi bien que les langues ariennes, NOUS TRANSPORTER TOUT D'ABORD EN PLEIN IDEALISME, ET NOUS FAIRE ENVISAGER LA CRÉATION DE LA PAROLE COMME UN FAIT ESSENTIELLEMENT TRANSCENDENTAL.

D'un autre côté, *en parcourant la série des racines* américaines, nous en trouvons un certain nombre qui sont *empruntées à l'imitation de la nature,* avec cette énorme différence, toute à l'avantage

des idiomes d'Amérique, que les *racines sémitiques offrent toujours,* d'après M. Renan, *un premier sens matériel, appliqué, par des transitions plus ou moins immédiates, aux choses intellectuelles,* tandis que les racines américaines, désignant des objets de l'ordre métaphysique, n'ont actuellement qu'une seule acception, qu'un seul sens, l'acception intellectuelle, le sens psychologique. Ainsi quand il s'agira *d'exprimer un sentiment de l'âme,* les Américains ne seront pas obligés comme les Sémites, *d'avoir recours au mouvement organique qui d'ordinaire en est le signe.* S'ils peuvent exprimer comme en hébreu, *l'idée* par exemple de COLÈRE, *de plusieurs manières également pittoresques et toutes empruntées à des faits physiologiques,* ils peuvent aussi exprimer cette idée, et plus communément ils l'expriment par un terme auquel il serait difficile d'assigner *actuellement* un premier sens matériel.

Nous disons, *actuellement,* car nous sommes entièrement persuadé que dans toutes les langues sans exception, les termes métaphysiques originent d'ordinaire de quelque fait physiologique, ou sont empruntés à l'imitation de la nature, et, conséquemment, n'ont été *appliqués aux choses intellectuelles que par des transitions plus ou moins immédiates.* Ici s'applique dans toute sa force le fameux axiome de l'Ecole d'Aristote : NIHIL EST IN INTELLECTU QUOD PRIUS NON FUERIT IN SENSU. Eh ! l'exemple lui-même que cite M. Renan, le mot *colère* n'a-t-il pas une origine *sensuelle,* ne tient-il pas sa raison d'être *d'un fait physiologique ?*

Voici maintenant de quelle ingénieuse manière notre habile critique explique la richesse des langues sauvages. " Les linguistes " ont été surpris, dit-il, (1) de trouver, dans les langues réputées " barbares, une richesse de formes à laquelle atteignent à peine les " langues cultivées (*dites plutôt :* A LAQUELLE SONT LOIN D'ATTEIN- " DRE. . .) Rien de plus vrai, dès que l'on accorde que cette variété " c'est l'indétermination même. Les langues qu'on peut appeler " primitives sont riches parce qu'elles sont sans limites. Chaque " individu a eu le pouvoir de les traiter presque à sa fantaisie ; mille " formes superflues se sont produites, et elles coexistent jusqu'à " ce que le discernement grammatical vienne à s'exercer. C'est un " arbre d'une végétation puissante, auquel la culture n'a rien re- " tranché, et qui étend ses rameaux capricieusement et au hasard. " L'œuvre de la réflexion, loin d'ajouter à cette surabondance, sera " toute négative ; elle ne fera que retrancher et fixer. L'élimination " s'exercera sur les formes inutiles; les superfétations seront bannies; " la langues sera déterminée, réglée, et, en un sens, appauvrie."

Voilà certes de belles phrases, des termes sonores et à effet ; on ne peut s'empêcher d'admirer la brillante imagination de l'écrivain, son style est magique. Hélas ! quel dommage que la vérité y fasse défaut ! M. Renan a manqué sa vocation, il était né poète. Au lieu de faire de la philologie, nous regrettons qu'il n'ait pas mis en vers français les métamorphoses d'Ovide ou le Talmud de Babylone.

---

(1) Loc. cit. p. 100.

Un peu plus loin (p. 136) il ajoute : " Toutes les langues sont "riches dans l'ordre d'idées qui leur est familier ; seulement cet " ordre d'idées est plus ou moins étendu ou restreint.... Dans le " cercle d'idées où se mouvait l'esprit des Juifs, leur langue était " aussi riche qu'aucune autre ; car, si les racines hébraïques sont en " petit nombre, elles ont l'avantage d'être d'une extrême fécondité... " Il semble que les Sémites aient visé à l'économie des radicaux, " et aspiré à tirer de chacun d'eux, au moyen de la dérivation, tout " ce qu'il pouvait contenir." (*Loc. cit. passim.*)

Quant à nous, nous ferons observer que les langues américaines sont plus riches en radicaux que les langues sémitiques, et leurs radicaux plus féconds. Outre ces deux immenses avantages, les langues d'Amérique possèdent au plus haut degré la faculté de produire des mots composés. Aussi est-il bien rare qu'elles aient recours à des emprunts comme ont fait et font encore tous les jours nos langues académiques : elles trouvent abondamment dans leur propre fonds tout ce qui est nécessaire à la pensée ; elles ne sont pas mendiantes comme les nôtres.

Enfin, en terminant la première partie de son livre, M. Renan compare encore les langues sémitiques avec les langues indo-européennes. En dépit de toutes les analogies qu'il constate lui-même, en dépit de l'autorité du très-grand nombre des philologues, il veut absolument qu'il y ait une différence radicale entre le système grammatical des unes et celui des autres. Quant à la partie lexicographique, il est bien forcé d'admettre que plusieurs racines sont communes à ces deux classes de langues ; mais il trouve la raison de cette identité soit dans le hasard, soit dans l'onomatopée, soit enfin, remarquez bien, dans l'UNITÉ PSYCHOLOGIQUE DE L'ESPÈCE HUMAINE ! ! !

Il nie positivement qu'on puisse trouver cette identité dans *l'unité primordiale du langage* qu'il traite de ridicule chimère, et dont il attribue la croyance légendaire *au mythe le plus bizarre.* Au reste, cela est tout naturel. Comment, en effet, admettrait-il cette unité primitive du langage, lui qui refuse même d'admettre l'unité de l'espèce humaine. Ecoutons sa profession de foi : " Il " ne peut entrer (1) dans la pensée de personne de combattre un "dogme que les peuples modernes ont embrassé avec tant d'empres- " sement, qui est presque le seul article bien arrêté de leur symbole "religieux et politique, et qui semble de plus en plus devenir la base " des relations humaines sur la surface du monde entier ; mais il est " évident que cette foi à l'unité religieuse et morale de l'espèce "humaine, cette croyance que tous les hommes sont enfants de Dieu " et frères, n'a rien à faire avec la question scientifique qui nous " occupe ici. Aux époques de symbolisme, on ne pouvait concevoir "la fraternité humaine sans supposer un seul couple faisant rayonner " d'un seul point le genre humain sur toute la terre ; mais avec le " sens élevé que ce dogme a pris de nos jours, une telle hypothèse " n'est plus requise. Toutes les religions et toutes les philosophies

(1) Loc. cit. p. 464.

"complètes ont attribué à l'humanité une double origine, l'une terrestre, l'autre divine. L'origine divine est évidemment unique, en ce sens que toute l'humanité participe, dans des degrés divers, à une même raison et à un même idéal religieux. Quant à l'origine terrestre, c'est un problème de physiologie et d'histoire qu'il faut laisser au géologue, au physiologiste, au linguiste, le soin d'examiner, et dont la solution n'intéresse que médiocrement le dogme religieux. La science, pour être indépendante, a besoin de n'être gênée par aucun dogme, comme il est essentiel que les croyances morales et religieuses se sentent à l'abri des résultats auxquels la science peut être conduite par ses déductions."

Nous n'avons pas à relever ici tous les paradoxes et toutes les contradictions dont fourmille le livre de M. Renan. Un si vaste dessein ne pouvait entrer dans notre pensée. Nous nous sommes proposé uniquement de montrer qu'il a jugé les langues sauvages sans connaissance de cause, qu'il a parlé de choses dont il n'avait pas la moindre notion. On a pu remarquer, par plusieurs passages cités, que l'auteur abonde surtout en assertions purement gratuites. Comment pouvait-il en être autrement ? Est-ce qu'il est possible de trouver des preuves à ce qui est faux et inconnu ? Jusqu'ici nous nous sommes borné à combattre ses prétendus principes de linguistique et ses règles de philologie comparée, par le célèbre axiome : *Quod gratis asseritur, gratis negatur.* Nous avons nié purement et simplement ce qu'il affirmait, affirmé ce qu'il niait. Quelquefois aussi, nous lui avons rétorqué ses arguments ou plutôt ses sophismes. Mais, comme *Retorquere, non est respondere,* et que, d'ailleurs, nous ne voudrions pas tomber dans le défaut si justement reproché à M. Renan d'affirmer ou de nier sans dire pourquoi, voici les preuves de nos propres affirmations, et les raisons que nous avons eu de donner si souvent le démenti à notre adversaire. Nous avons à venger l'honneur *des deux mères-langues de l'Amérique du Nord,* comme les appelle Châteaubriand. Mais auparavant, nous devons faire une remarque qui s'applique en général à toutes les langues sauvages.

Plusieurs personnes et parmi elles, M. Renan, comparent aux enfants les peuples aborigènes de l'Amérique. A leur avis, "les uns et les autres n'ont pas la force de s'écarter de la simplicité de la nature, et ce défaut de capacité ou d'expérience les oblige à réduire leur langage à un petit nombre de termes qui peuvent présenter des idées différentes, selon l'objet dont on parle." Ces termes, ajoute-t-on, sont pour la plupart "monosyllabiques, bien rarement emploient-ils des dissyllabes, jamais ils ne vont au delà. C'est précisément ce qui a lieu chez les enfants : leurs premiers sons articulés ne sont que des monosyllabes ; dès que la parole leur devient familière, ils s'attachent aux dissyllabes ; mais ce n'est qu'à la longue et peu à peu qu'ils apprennent à prononcer les mots composés de plusieurs syllabes." (1)

(1) Coutumes religieuses des peuples, tom. VII. Dissert. sur les peuples de l'Amérique.

Tout cela pourra paraître ingénieux, naturel, vraisemblable ; mais néanmoins tout cela offre l'inconvénient très-grave d'être faux, en ce qui regarde les sauvages, voire même les enfants sauvages, lesquels prononcent dès l'âge de quatre ans, et sans difficulté aucune, des polysyllabes qu'auraient peine à égaler les plus longs mots de notre langue française. Il est également faux que les racines américaines soient en petit nombre ; pour preuve, nous renvoyons au dictionnaire iroquois et au dictionnaire algonquin ; qu'on confronte l'un et l'autre avec le lexique hébraïque, et on verra de quel côté penchera la balance. Quant au prétendu monosyllabisme des idiomes d'Amérique, nous croyons devoir entrer dans quelques développements. Cette erreur a été malheureusement propagée en Europe par les renseignements on ne peut plus inexacts de certains soi-disant savants des Etats, maintenant désunis d'Amérique. Quelques-uns dans des romans, d'autres dans des livres sérieux, citent tantôt des échantillons de littérature indienne, comme chansons, contes, récits de chasse ou de guerre, etc., tantôt des fragments de traduction de nos Saints Livres, ou bien encore de simples phrases détachées, ou même seulement des listes de mots. Or, ces auteurs, n'ayant pas même la première teinture des langues dont ils se mêlent de parler, et par conséquent, ignorant le plus souvent où commence et où finit le mot qu'ils ont à transcrire, ont adopté assez communément une méthode bien commode et bien facile, celle de séparer toutes les syllabes sans exception, laissant à de plus instruits qu'eux, le soin de rejoindre ensuite les syllabes qui n'auraient pas dû être séparées. Ajoutons pourtant que parmi eux, quelques-uns ont pu agir de bonne foi, et croire que chaque syllabe formait réellement un mot ; car c'est ainsi qu'écrivent ceux d'entre les indiens qui n'ont pas reçu d'instruction. Mais il est une autre erreur à laquelle n'ont nullement donné lieu les sauvages, mais bien encore les prétendus linguistes d'Amérique, et aussi certains touristes et voyageurs européens. C'est l'erreur de ceux qui ont cru que les langues américaines étaient des *langues d'agglutination* (1) D'abord ils ont été frappés de surprise à la vue de certains mots surtout, d'une longueur démesurée. Dans de précédents documents, les mots étaient tous divisés en syllabes : croyant d'après cela au monosyllabisme de la langue, ils ne voient dans ces grands et longs mots qu'on leur présente maintenant, que de simples aggrégations de monosyllabes, et sont loin de s'imaginer que plusieurs sont absolument indivisibles, et même irréductibles à l'oligosyllabisme ; qu'ils ne sont nul-

---

(1) La manière inexacte dont trop souvent on a écrit les mots sauvages, a occasionné, au moins dans une certaine mesure, cette dénomination de *langues d'agglutination*, inventée tout exprès, si je ne me trompe, pour distinguer les langues du nouveau continent. Les ministres protestants ont contribué, pour leur bonne part, à accréditer ce faux système, en écrivant par exemple, dans leurs traductions de l'Evangile : *Peterdush*, *Jewsdush*, accolant ridiculement la particule *dac* au mot qu'elle accompagne, mais avec lequel il est tout aussi absurde de la confondre, qu'il le serait de dire en latin d'un seul mot : *Petrusvero, Judœiautem*.

lement le résultat d'une simple juxtaposition, et qu'en aucun sens on ne peut dire qu'ils ont été construits par voie d'agglutination.

Témoin d'une telle divergence d'opinions sur la manière d'écrire les langues d'Amérique, quelques savants, Eichhoff à leur tête, ont trouvé plus commode de les caractériser sous le nom d'*idiomes vagues, mobiles, bizarres, incohérents.* Ils ont eu grand tort de précipiter leur jugement ; mieux eût valu, pour l'honneur de leur réputation, le suspendre prudemment, et se renfermer, jusqu'à plus ample information, dans un silence modeste.

Un écrivain du jour regrette, avec raison, que les philologues aient reculé lâchement devant les difficultés que présente la linguistique, au lieu d'essayer à les vaincre ; qu'il s'en soit trouvé même qui, ne réussissant pas dans leur recherches trop hâtives et trop superficielles, aient imité le renard de LaFontaine, jetant le mépris et l'injure à l'objet qu'ils n'ont pu atteindre ; ou bien, plus souvent encore, qu'ils aient bâti des systèmes plus ou moins ingénieux qui ne servent qu'à découvrir leur profonde ignorance sur le sujet même de leurs travaux. " Rien pourtant, dit cet écrivain, de " plus important pour l'histoire de l'homme que l'étude des langues " du nouveau continent. Malheureusement, rien de plus incertain " que les données générales sur lesquelles cette étude a reposé jus- " qu'ici. Les causes de cette incertitude sont le nombre et la diffi- " culté de ces langues.., le mauvais vouloir des Indigènes, l'incurie " des observateurs, l'imperfection des méthodes de transcription, " l'esprit de système." (1) Parmi les causes énoncées, il en est de véritables, notamment l'esprit de système et l'incurie des observateurs. D'autres ne le sont pas, comme le nombre et la difficulté des langues. Elles étaient bien plus nombreuses il y a deux siècles, et la difficulté qu'elles offraient était bien autrement considérable au temps des Biard, des Brébeuf et des Lejeune. (2) Ces illustres missionnaires et tant d'autres n'étaient pas dans des conditions aussi avantageuses que le sont ceux qui veulent aujourd'hui étudier les langues d'Amérique. Ce furent eux qui tracèrent la route, et qui dirait tout ce qu'il leur en coûta d'efforts et de sacrifices? Le mauvais vouloir des indigènes ! oh ! oui, ils eurent souvent occasion de l'éprouver ; mais aidés du secours de Dieu, dont ils étaient les fidèles ministres et dont ils cherchaient uniquement la gloire, ils triomphèrent de cet obstacle aussi bien que de tous les autres.

Quant aux méthodes de transcription, nous ne voyons pas de quel avantage peuvent être les signes nouveaux qu'introduisit, il y a quelques années, M. Hale pour les langues de l'Amérique du Nord ; au contraire, nous concevons très-bien que son innovation n'ait pas été goûtée, et que la Société ethnographique américaine ait publié le vocabulaire de ce philologue en y transcrivant en lettres latines des sons que ces caractères déjà connus peuvent

(1) Encycl. du XIXe siècle, t. 26, p. 590.

(2) Voy. les Relations des Jésuites, missionnaires dans la Nouvelle-France.

tout aussi bien représenter que le pouvaient faire d'autres caractères également arbitraires et de fraîche invention. Dira-t-on que les Polonais ont eu tort d'adopter pour leur langue l'alphabet latin ? Cet alphabet ne leur suffit-il pas, et même, dirons-nous, ne vaut-il pas mieux que l'alphabet si bizarrement hétérogène que se sont fabriqué les Russes ? A quoi bon encore vouloir faire usage des lettres hébraïques, comme en a eu l'idée, dans ces derniers temps, un nouveau venu d'Italie ? Singulier moyen pour simplifier la lecture et l'écriture, faciliter la prononciation et diminuer les difficultés ! Un autre a inventé, à la Baie d'Hudson, un système d'écriture qui est capable, à lui seul, de faire des livres Cris ou Mackegons autant de livres à jamais scellés pour les philologues, et ces langues de l'extrême Nord pourront périr avant que les linguistes d'Europe en sachent le premier mot.

Pourquoi donc ne pas se servir de nos caractères ? Ils suffisent abondamment à bien représenter tous les sons américains, si bien qu'il n'est même pas besoin du secours d'un maître, ce qui, certes, n'a pas lieu pour nos langues d'Europe ; témoins, entre autres, le *ch* des Allemands, la jota et la zeta des Espagnols, le *th* des Anglais, et, à l'égard des étrangers, notre *u* et notre *j* français. Il serait facile, par des expériences, de démontrer que ce que nous venons d'avancer n'est point un paradoxe. Mais, sans avoir besoin de recourir à ce moyen, on aura garde de nous accuser d'exagération et de charlatanisme, quand on aura jeté les yeux sur les règles si simples de la prononciation des deux langues dont nous parlons.

Il faut 18, ni plus ni moins, de nos caractères pour peindre tous les sons algonquins ; 12 suffisent pour représenter ceux de la langue iroquoise.

1ère R. gén. Dans l'une et l'autre langue, toutes les lettres se font sentir dans la prononciation, c'est-à-dire qu'il n'y a jamais de lettres quiescentes, chose si fréquente dans d'autres langues.

2de R. gén. Les lettres conservent la même valeur dans tous les cas ; leur prononciation n'est pas flottante et indécise comme il arrive si souvent en anglais, par exemple, et en français.

Voici l'alphabet algonquin : *a b c d e g h i j k m n o p s t w z.*

On prononce comme en français, sauf les exceptions suivantes : *C* se prononce à l'italienne, c'est-à-dire comme *ch* français ou *sh* anglais. N, à la fin d'un mot, n'est pas nasal comme en français ; mais se prononce comme en latin ; au contraire, il est nasal à la fin d'une syllabe qui ne termine pas le mot.

G, s, t, d'après la 2de règle générale, gardent toujours leur son propre, comme en grec et en hébreu, et jamais ne s'adoucissent comme en français.

La langue algonquine n'a pas les sons de *f, l, r, v.* Voilà, avec l'*u* français, tout ce qu'il lui manque. Elle a toutes nos chuintantes, notamment, ce redoutable j français, l'écueil de nos voisins soit d'outre-Manche, soit d'outre-Rhin, d'au delà des Alpes comme

d'au delà des Pyrénées. Le *w* a la même valeur qu'en anglais ; comme dans cette langue, il est tantôt voyelle, et tantôt consonne. On ne fait aucun usage du *q* et de l'*x*, lettres complètement inutiles et que l'académie espagnole a eu, ce nous semble, grandement raison de retrancher de l'alphabet castillan. Pour la même raison, nous avons supprimé l'*i* grec.

Les 12 lettres de l'alphabet iroquois sont : *a e f h i k n o r s t w.*

En Iroquois aussi bien qu'en Algonquin, *e* a toujours le son de l'e fermé. L'*n*, à la fin soit d'un mot soit d'une syllabe est toujours nasal ; pour l'empêcher de l'être, on le double.

Avec ces seules explications, M. Renan sera en état de lire et de prononcer l'iroquois et l'algonquin de manière à être parfaitement compris des Sauvages. Seulement nous aurons soin de marquer les longues et les brèves, comme on l'a fait dans l'Epitome de Lhomond en faveur des enfants qui commencent à étudier le latin. Dans le même but, nous indiquerons la séparation des syllabes, ainsi qu'on le voit pratiqué communément dans les abécédaires.

Pour premier exercice de lecture à offrir à M. Renan, nous ne pouvons choisir rien de mieux, à tous les points de vue, que l'admirable prière enseignée à tous les hommes par CELUI qui est venu les sauver tous. M. Renan connaît très-certainement cette prière ; peut-être même l'a-t-il mentionnée, hélas ! pour la profaner, dans son roman sacrilége. Quoiqu'il en soit, la voici sous deux formes qui lui sont également inconnues. Qu'il veuille bien faire attention à la quantité ; les syllabes non marquées sont communes, c'est-à-dire ni longues ni brèves ; les diphtongues sont indiquées par ce trait : ⁓

ORAISON DOMINICALE

EN ALGONQUIN :

8ē-ni-djā-ni-si-mĭ-i͠ang 8ā-k8ing ē-pĭ-ăn, kē-kŏ-na kĭ-tci-t8a-8i-dji-kā-tek kit ĭ-ji-ni-kā-zŏ-8ĭn, kē-kŏ-na pitc-ĭ-jā-mă-gak ki tĭ-bē-nin-gē-8ĭn, kē-kŏ-na ĭ-ji-pă-pă-mĭ-tă-gŏn ă-king ēn-gi 8ā-k8ing. Ni pa-k8ē-jĭ-gā-nĭ-mĭ-nan nē-nin-go-ki-jik ē-ji ma-nē-si-i͠āng mī-ji-ci-nam nōn-gom ōn-gā-jĭ-găk. Ga-

EN IROQUOIS :

Tă-k8ă-i͠en-ha ne ka-ron-hi͠ā-ke te-sī-tĕ-ron, a-i͠e-sa-sēn-nă-ien, a-i͠e-sa-8ēn-ni-i͠ō-stă-ke, a-i͠e-sa-8ēn-nă-ra-k8ă-ke non-8ēn-tsi͠a-ke tsī-nĭ-i͠ōt ne ka-ron-hi͠ā-ke ti͠e-sa-8ēn-nă-rā-k8a. Tă-k8a-nont ne kēn-8ēn-te i͠a-ki͠onn-hē-kon ni͠a-te-8ēn-nī-sĕ-rā-ke ; sa-sā-nĭ-kōnr-

ie͡ ĭ-ji 8ā-nĭ-sĭ-ta-mā-8i-ci-nam ĭ-nĭ-kik nēc-kĭ-hĭ-nang ē-ji 8ā-nĭ-sĭ-ta-ma-8ān-gitc ā-8ĭ-ia͡ ka nĭc-kĭ-hĭa-mīn-djin. Ga-ie͡ kā-8in pă-kĭ-tē-nĭ-mĭ-cī-kan-gen 8ā pă-cī-8ĭ-nĭ-gŏ-ian-gin ; a-tcitc ĭ-nĭ-na-mā-8i-ci-nam ma-ia͡-nā-tak.

hen nio͡n-k8a-ri-8ā-nĕ-ren, tsī-nĭ-io͡t n'i-ī tsio͡n-k8ă-nĭ-kōnr-hens o-thē-non io͡n-kĭ-nĭ-kōn-ră-ksa-ton n'ōn-k8e ; tō-sa a-io͡n-k8ă-sēn-ni ne kă-ri-8ā-nĕ-ren, ā-k8ĕ-kon ē-ren sā-8it n'io͡-tāk-sens.

Par ces deux spécimens, on verra les différentes combinaisons que les lettres forment entre elles, et dans quelle proportion chacune d'elles est employée. Nous recommandons le *tak8aienha* à l'attention toute spéciale de M. Renan qui, dans son triste livre *de l'origine du langage,* a cru devoir choisir la langue iroquoise comme le type, comme le *nec plus ultra* des idiomes barbares. Il ne pourra s'empêcher de remarquer dans ce morceau, bien que composé seulement de onze lettres, un heureux mélange de sons doux et d'articulations fortes ; et, quoiqu'il soit dépourvu de plusieurs de nos articulations françaises, nous espérons qu'il lui épargnera le reproche d'être monotone. Mais passons vite à un point plus important.

M. Renan sera probablement surpris d'apprendre que cette langue iroquoise qu'il s'était figurée être si barbare, ne laisse pas que d'avoir certaines analogies très-curieuses avec les langues savantes. Ainsi ces racines quadrilitères et quinquilitères tant hébraïques qu'indo-germaniques dont M. Renan fait un si pompeux étalage dans son livre de philologie comparée, ont leurs émules dans la langue iroquoise ; et certes les mots raonraon, kitkit, 8iion8iion, taraktarak, sarasara, teriteri, k8isk8is, herhar, tsiskoko, k8itok8ito, tekanienk8irok8iro, et autres, peuvent très-bien entrer en parallèle avec *gargar, tsiftsêf, tsiltsêl*, GARGARISER, GARGARIZEIN, pipivit, PIPIZEIN, tintinnavit, klingeln et les autres mots cités dans la liste de M. Renan. Concluons donc qu'en matière d'onomatopée, les langues américaines (1) ne le cèdent à aucune, et que, parmi elles, l'iroquois se distingue par des tendances à revêtir la forme quadrilitère. Mais il est d'autres analogies qui frapperont davantage M. Renan, et l'obligeront, sinon à réformer ses opinions, du moins à les exprimer en des termes plus modérés et d'un ton moins affirmatif.

Telle sera l'analogie qui existe entre les préfixes algonquins et les affixes hébraïques. Que M. Renan veuille bien les comparer les uns aux autres :

(1) L'Algonquin en particulier offre d'assez nombreux exemples de mots formés par imitation de la nature, tels que ceux-ci : kokoc, kokoko, kackackipinesi, kakaki, makaki, anhanh8e, etc......

SabaktaNI, tu m'as abandonné,	NI, me, moi,	Aff. hébr.
IadekA, ta main,	KA, de toi,	
RaghelO, son pied,	O, de lui,	
NInaganik, il m'abandonne,	NI, me, moi,	pref. alg.
Kinindj, ta main,	KA, de toi,	
Osit, son pied,	O, de lui ou d'elle.	

Où trouvera-t-on ailleurs une analogie plus remarquable ? Est-ce dans le sanscrit qu'allègue si souvent M. Renan ?

Mais voyons si, à son tour, la langue iroquoise n'offrirait pas, elle aussi, quelques rapports de similitude, en matière de pronoms.

M. Renan fait observer quelque part que certains *pronoms-isolés* hébraïques réclament l'appui d'une syllabe préformante à laquelle, pour cette raison, on donne le nom de *soutien*. Or c'est aussi ce qui a lieu à l'égard de certains pronoms-isolés iroquois, comme *ii*, moi, *ise*, toi, l'i initial sert ici de soutien, de même que la préformante AN dans les pronoms hébraïques ani, anta. Otons pour un moment ces soutiens, et il nous reste des deux côtés i, pour pronom de la 1ère personne, forme commune à presque toutes les langues d'Europe ; et, quant au pronom de la 2de p., nous aurons du côté sémitique : *ta*, et du côté iroquois : *se*, forme identique au grec *su*, et dont il reste d'évidents vestiges dans le latin, le français, l'espagnol :

v. g.	comediS,	loqueriS,
	tu mangeS,	tu parleS,
	comeS	hablaS.

Mais il y a plus encore : à l'état préfixe, la forme du pronom de la 1ère p. est *ik* ou simplement *'k*. Ne peut-on pas voir dans cette forme *ik* le pronom grec et latin *Ego ?* Qu'en pense M. Renan ?

Si ces exemples ne suffisent pas, nous ne sommes pas encore à bout de nos ressources. Nous pouvons mettre à contribution les noms de nombre, et fournir en cette matière de nouvelles richesses au trésor de philologie comparée que M. Renan a eu le bonheur de découvrir et qu'il désire sans doute grossir et voir se développer davantage. Il aura donc le bonheur aujourd'hui d'ajouter à sa liste de noms de nombre, à côté de l'hébreu *ehad* et du sanscrit *eka*, le huron (1) *skat* et l'iroquois *enskat ;* et immédiatement au-des-

(1) Le huron et l'iroquois ne sont que des dialectes de la même langue, ou si l'on veut en faire deux langues distinctes, nous dirons que le rapport qui existe entre elles est à peu près le même que le rapport existant entre le portugais et l'espagnol. Le huron est à présent réduit à l'état de langue morte, nous dirions presque de langue éteinte. Cela est très-regrettable au point de vue de la linguistique américaine, qui trouverait dans l'intelligence de certaines racines huronnes la clef pour découvrir peut-être l'étymologie véritable d'un petit nombre de mots iroquois dont la première signification est restée jusqu'à ce jour dans une sorte d'obscurité.

sous, en face du nombre *deux*, le huron *tidi* et l'iroquois *tekeni* à côté du chaldaïque tnayim.

Allons, cher M. Renan, ne dites donc plus *qu'un abîme sépare les races inférieures du nouveau-monde* de celles de l'ancien continent ; car on ne vous croirait pas. Tenez, écoutez bien ceci : Si Son Excellence le Ministre de l'Instruction Publique lève enfin la suspense qui vous a fait descendre si soudain de votre chaire de philologie comparée, et qu'il vous soit permis d'y remonter, de grâce, au lieu de faire, comme la première fois, votre profession, non pas de foi, mais d'incrédulité, enseignez, faute de mieux, à vos élèves, ce qu'on vient de vous apprendre ici. Ajoutez-y encore ce qui va suivre.

C'est un exemple qu'on peut considérer comme un argument en faveur de l'homogénéité primordiale du langage, et de plus, qui démontre que les langues sauvages n'ont pas un caractère exclusivement *sensitif*, dans le sens que M. Renan attache à ce mot ; mais qu'elles sont, pour le moins, aussi psychologiques que les langues indo-germaniques. Voyez et jugez vous-même, M. Renan : La racine algonquine ENIM sert à exprimer toutes les opérations intellectuelles, toutes les dispositions de l'âme, tous les mouvements du cœur, tous les actes soit de l'esprit soit de la volonté. Ainsi on dira : ni *min8enindam*, je suis content, ni *gackenindam*, je suis triste, ni *min8enima*, je suis satisfait de qlq., ni *cingenima*, j'en suis mécontent ; ni *sakenima*, je lui suis cordialement attaché, *nindapitenima*, je l'estime, ni *nickenima*, je trouble son esprit, je le fâche, ni *pagosenima*, je le supplie dans mon cœur, je le prie intérieurement, ni *kitcit8a8enima*, je le vénère, je le pense digne d'honneur, ni *kikenima*, je le connais, ni *k8aiak8enima*, je le connais parfaitement, ni *piziskenima*, je puis me le rappeler, ni *mika8enima*, je me souviens de lui, ni *mitonenima*, je pense à lui ni *nib8aka8enima*, je le crois sage, ni *tak8enima*, je le comprends, je le conçois, je le saisis par la pensée, *nind otiteienima*, j'arrive à lui par la pensée, mon esprit atteint jusqu'à lui, ni *tanenima*, je crois qu'il est présent, ni *panenima*, il échappe à ma pensée, mon esprit ne peut aller jusqu'à lui, ni 8*anenima*, je l'oublie, j'en perds le souvenir, ni *tangenima*, (2) je le touche en esprit, il me semble que je le touche, etc.

---

(2) Est-ce un simple effet du hasard que la racine TANG soit commune au latin et à l'algonquin ? Mais voyez un peu quelle admirable variété de formes suivant l'instrument ou l'organe qui agit : Ni tangENIMA, je le touche de la PENSÉE, ni tangINA, je le touche de la MAIN, ni tangICKA8A, je le touche du PIED, ni tangAMA, je le touche des LÈVRES, ni tangABAMA, je le touche des YEUX, etc., etc. En latin, ce sera invariablement *tango*, et si on veut préciser, il faudra ajouter au verbe le nom même de l'objet ou du membre mis en usage. En algonquin, il suffit d'une ou deux consonnes intercalées entre la racine verbale et la terminaison temporaire pour exprimer clairement et sans équivoque le jeu de l'esprit, de l'œil, de l'ouïe, de l'odorat, des dents, du pied, de la main, du couteau, de la hache, de la corde, etc.... Oh ! oui, n'en déplaise à M. Renan, nous dirons et dirons hardiment que Dieu seul a pu faire les langues sauvages.

N'est-ce pas quelque chose de vraiment digne de remarque que le rôle important de cette racine ENIM, cent fois plus féconde sans contredit que ses congénères *anima* et *animus ?*

L'on a rapproché le latin *animus* du grec *anemos.* Nous pouvons avec autant et même plus de raison, rapprocher de ce dernier, notre racine *enim.* En effet elle se retrouve sous la forme *anim,* avec l'acception grecque, dans les verbes monopersonnels *anim*at, il y a du *vent,* pit*anim*at, le *vent* souffle par ici, ond*anim*at, le *vent* vient de là, etc....

Eh bien ! que dit M. Renan de tout cela ?.... Nous faisions-nous illusion en croyant devoir lui suggérer l'idée d'en tirer parti dans la prochaine édition de son fameux ouvrage, sorti des presses de l'imprimerie impériale ?....

Mais voici encore une particularité qui se présente en ce moment à notre souvenir, et qui ne peut manquer de fixer l'attention d'un orientaliste.

En hébreu, c'est la 3e p. masc. sing. du 1er temps de l'indicatif, qui sert à former toutes les autres personnes et tous les autres temps du verbe.

En algonquin, c'est la 3. p. du sing. commun (1) genre, du présent de l'indic. qui sert à former tous les autres temps et personnes du verbe.

Ainsi en hébreu, on dit : Qâthal, il a tué, qâthaltâ, tu as tué, qâthaltî, j'ai tué. De même en algonquin on dira : Nici8e, il tue, ki nici8e, tu tues, ni nici8e, je tue.

Dans l'une et l'autre langue, la 3e p. ne prend pour elle aucune caractéristique, tandis que les deux autres se font accompagner ou précéder des signes qui les distinguent, ...*tâ, tî* ; *ki, ni.*

Cette 3e p. se trouve donc être la racine du verbe. Aussi est-ce là la raison pour laquelle le dictionnaire algonquin donne tout d'abord cette personne, à l'instar du dictionnaire hébraïque.

Nous avons dit que la syntaxe de nos deux langues sauvages était *assez compliquée.* Elle l'est trop pour que nous puissions, dans un travail du genre de celui-ci, entrer dans des détails qui pourtant seraient nécessaires, afin d'en donner une idée juste. Pour le même motif, nous ne donnerons pas la nomenclature des conjonctions soit iroquoises soit algonquines ; nous nous contenterons de dire qu'elles se divisent en copulatives, disjonctives, sup-

---

(1) La langue algonquine est du nombre de celles qui n'admettent pas la distinction des genres, laquelle " distinction, a dit un savant académicien, (*Duclos, Rem. sur la gramm. gen.*) est une chose purement arbitraire, qui n'est nullement fondée en raison, qui ne paraît pas avoir le moindre avantage, et qui a beaucoup d'inconvénients."

Ainsi que dans le basque, les noms se divisent en deux classes, 1ère et 2de cl., suivant que les êtres qu'ils désignent sont animés ou inanimés.

positives, concessives, causatives, temporelles, adversatives, optatives, explétives.

Nous avons affirmé que ces deux langues étaient très-claires, très-précises, exprimant avec facilité non-seulement les relations extérieures des idées, mais encore leurs relations métaphysiques. Et en effet, l'algonquin, pour sa part, n'a pas moins de huit modes, dont voici les noms : indicatif, conditionnel, impératif, subjonctif, simultané, participe, éventuel, gérondif. A l'exception du dernier, chacun de ces modes a plusieurs temps. En les réunissant, ils donnent un total de 29. Les verbes iroquois comptent 21 temps distribués dans trois modes, l'indicatif l'impératif et le subjonctif. En voilà bien assez sans doute *pour exprimer les relations métaphysiques des idées*, comme parle M. Renan. Quant *aux relations extérieures*, que sont les sept formes hébraïques auprès des quatre grandes classifications des verbes algonquins et de leurs quinze accidents ? Que sont ces sept formes en présence des conjugaisons iroquoises qui offrent tant de richesse et de variété qu'on ne sait vraiment auquel des deux idiomes américains on doit donner la palme ?

Les noms n'offrent guère moins de merveilles ; ils se conjuguent plutôt qu'ils se déclinent. On dira en iroquois : Kasitake, à mes pieds, sasitake, à tes pieds, rasitake, à ses pieds (à lui), et en algonquin : nisit, (1) mon pied, kisit, ton pied, osit, son pied, comme on dit : Katkahtos, ni 8*ab*, je vois ; satkahtos, *ki* 8*ab*, tu vois ; ratkahtos, 8*abi*, il voit. Les préfixes des noms sont, à peu de chose près, les mêmes que ceux des verbes. Il y a en iroquois, tant dans les conjugaisons nominales que dans celles des verbes, 15 personnes, dont 4 au sing., 5 au duel, 5 au pluriel, et 1 à l'indéterminé. Les Algonquins n'ont que 7 personnes, mais néanmoins leurs noms possèdent un nombre prodigieux de flexions, à canse des accidents auxquels ils sont sujets, et dont voici la liste : le diminutif, le détérioratif, l'ultra-détérioratif, l'investigatif, le dubitatif, le prétéritif prochain, le prétéritif éloigné, le locatif, l'obviatif, le surobviatif, le possessif, le sociatif et le modificatif.

Il s'agirait maintenant de faire admirer à M. Renan *la souplesse merveilleuse* tant de l'Algonquin que de l'Iroquois, leurs *particules délicates*, leurs *mots composés ;* mais un travail sur cette matière, pour être exact, demanderait des développements que ne comportent pas les étroites limites dans lesquelles nous voulons nous renfermer : car nous n'avons pas le loisir de composer un volume. Nous nous contenterons donc de faire observer qu'en iroquo-algonquin, presque tous les mots sont verbes ou peuvent le devenir, et

---

(1) La racine SIT est peut-être la seule qui soit commune à nos deux langues américaines, lesquelles, comme jadis les deux jumeaux de Rebecca, semblent ne se tenir que par le pied. Chose singulière ! ces deux langues ont entre elles moins d'affinité qu'avec les langues d'Europe et d'Asie. Sur les cartes de géographie de l'ancien continent on trouve çà et là des mots sauvages, et en particulier des mots iroquois.

que c'est là une des principales sources de la souplesse merveilleuse de ces langues ; elles possèdent des *particules délicates* en grand nombre, et d'une délicatesse telle que, le plus souvent, il est impossible de les rendre dans aucune langue indo-germanique. Quelques-unes donnent de l'énergie au discours, d'autres lui donnent de la clarté, plusieurs ne sont employées que pour l'ornement. Les interjections sont, les unes propres aux hommes, (1) les autres aux femmes et enfin d'autres sont communes aux deux sexes.

Enfin nous ferons remarquer, et ce sera notre dernière remarque, que les mots peuvent se composer, pour ainsi dire, à l'infini ; que deux ou trois mots, purs ou accidentés, peuvent se réunir en un seul, tantôt au moyen de voyelles unitives ou de consonnes transitives, tantôt sans aucun ciment ni trait-d'union ; que cette composition des mots n'est pas toujours une simple juxta-position, comme cela a lieu d'ordinaire dans les langues généralement connues, mais qu'elle se fait assez souvent par manière d'intro-susception. Deux exemples vont expliquer la chose. Cette phrase : *j'ai* de l'ARGENT, peut se rendre littéralement en iroquois par celle-ci : 8akien o8ista ; mais il sera plus élégant de joindre les deux mots ensemble de cette manière : *8ak*8ISTA*ïen*. Le verbe 8akien joue ici le rôle d'une bourse qui s'ouvre pour recevoir et garder l'argent qu'on lui confie. On dira en algonquin *ni saki*TA8AKE*na* mahingan, *je tiens* le loup PAR LES OREILLES ; le v. ni sakina a l'air de s'ouvrir ici comme un étau ou comme un piége pour saisir et retenir sa proie.

De cette prodigieuse aptitude à la composition résultent quelquefois des mots dont l'excessive étendue étonne et, pour ainsi dire, va jusqu'à mystifier ceux qui ne connaissent point le mécanisme et le génie des langues d'Amérique. Ainsi, par exemple, d'un seul mot algonquin :

Aiamie-oza8iconia-8asakonenindamaganabikonsitokenak,

on pourra traduire toute cette phrase : Ce sont sans doute de petits chandeliers d'or d'église. Cette autre phrase : " on vient d'arriver encore ici exprès pour lui acheter de nouveau avec cela toute sorte d'habillements " se traduira très-intelligiblement et sans forcer la langue, par ce seul mot iroquois :

Tethon8atiata8itserahninonseronniontonhaties. (2)

---

(1) De même, dans le langage de l'ancienne Rome, les hommes juraient par Hercule, *Mehercle*, les femmes par Castor, *Mecastor*, et les uns et les autres par Pollux, *Pol* ou *Edepol*.

(2) On pourrait encore allonger ces deux mots de plusieurs syllabes, par exemple
A|ia|mi|e-|mi|ki|8a|men|sing|da|je|-o|za|8i|co|ni|a-8a|sa|ko|ne|nin|
Ce sont sans doute les petits chandeliers
da|ma|ga|na|bi|kon|si|to|ke|nak. (32 syl.)
d'or de la chapelle.

Que M. Renan vienne lui-même en mission scientifique au milieu des *faiseurs de cabanes* (1) et des *mangeurs d'arbres.* (2) Il y trouvera une ample matière à ses recherches linguistiques. Qui sait? peut-être même qu'en étudiant les langues de ces peuples, il retrouvera le précieux trésor de la foi qu'il a malheureusement perdu dans l'orgueilleuse étude du persan et du sanscrit. Peut-être que, tandis que les langues ariennes l'ont *transporté tout d'abord en plein idéalisme,* c'est-à-dire l'ont rendu de plus en plus idolâtre de lui-même et de ses propres lumières, les langues américaines l'obligeront à s'humilier et à rendre gloire à Dieu, et, par ce moyen, le transporteront dans le domaine de la vérité en lui faisant envisager la parole, non pas comme une création humaine, mais comme une *création divine,* au sens qu'attachent à ce mot les de Bonald et les de Maistre. Fiat ! fiat !

Ta|on|ta|sa|ko|na|tia|ta|8i|tse|ra|hni|non|se|ron|nion|ton|ha|tie|se ke. (21 syllabes.)

Il faudrait qu'ils vinsent encore ici leur acheter de nouveau avec cela toute sorte d'habillements.

(1) Rotinonsionni, les faiseurs de cabanes, nom donné aux Iroquois par les Hurons.

(2) Ratirontaks, les mangeurs d'arbres, nom que les Iroquois donnent aux Algonquins.

